

INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORÊT NOIRE"

C.C.P. : Paris 4.841-48

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45

VILLINGEN

Rédacteur en chef : R. JEANNIOT

Numéro 9 - Janvier 1947
BIMESTRIEL

Prix du Numéro :
12 Francs



Assemblée Générale du 15 décembre 1946

COMPTE RENDU MORAL

Votre Comité vous a convoqués aujourd'hui en Assemblée générale en vertu de l'article 7 des Statuts, et vous doit un compte rendu de sa gestion. Gestion souvent bien difficile, et je vous assure qu'il faut que les membres de votre Comité aient une foi inébranlable à la cause prisonnier. Heureusement, en ce qui concerne les camarades du comité, grâce à nos réunions fréquentes, l'esprit qui nous animait derrière les barbelés subsiste et, mes chers camarades, c'est cet esprit prisonnier qu'il faudrait voir subsister parmi nous tous, malgré la dispersion aux quatre coins de France et la vie avide qui nous a tous repris. C'est pourquoi nous voudrions que, pour nous Parisiens en particulier, nos réunions mensuelles soient mieux suivies; elles seules permettent par le contact entre vous l'entraide matérielle et morale des camarades. Il arrive souvent qu'un camarade dans une situation délicate n'ose pas venir nous trouver; l'un de vous l'a rencontré, connaît ses malheurs, ses peines, et, au cours d'une de nos réunions en petit comité, il peut être facilement décidé de l'aider à apporter.

Vous êtes au courant de la marche de notre amicale par notre journal; aussi ne vous dresserai-je qu'un résumé succinct de notre activité. Au mois de février dernier, sous l'impulsion de notre ami Peron, la troupe théâtrale nous donna le Gala du Retour, qui fut un succès théâtral et financier. Nous pensons pouvoir donner dans le courant mars ou avril, à nouveau un Festival V.B., et je suis persuadé que nos camarades artistes nous prêteront à nouveau bénévolement leur concours. La troupe, dans le courant de l'année, a donné deux spectacles dans des Associations de prisonniers de la région parisienne, et à chaque fois une partie des cachets a été remise à l'Amicale. Avec nos camarades du V.A., nous avons organisé au mois de juillet dernier une sortie champêtre à Garches. Malheureusement, elle n'a pas eu le succès de foule que nous escomptions.

DEUX DATES A RETENIR

SAMEDI 5 AVRIL

Bal de nuit dans les salons de l'Hôtel Lutétia, organisé en commun avec l'Amicale du V.A.

SAMEDI 3 MAI

Gala par la troupe du V.B. avec toutes nos vedettes. Salle : La Fraternelle des Chemins de fer, 21 et 23, rue de l'Entrepôt (Métro République).

Places de 75 à 150 francs. Location : tous les après-midi, au siège de notre Amicale.

1^o Augmentation du coût de la vie ;

2^o Les charges supplémentaires, qui jusqu'à ce jour ne nous avaient pas incombées et qui viennent maintenant grever notre budget.

D'abord notre journal, sur lequel je reviendrai tout à l'heure, coûte cher mais est une nécessité.

Jusqu'à l'année dernière nous étions logés gratuitement, l'Union des Amicales de Camps touchant une subvention gouvernementale. Le ministre actuel des Prisonniers de Guerre n'a pas cru devoir renouveler la subvention aux Amicales de Camps; cela nous donne une plus grande liberté, mais nous demandons de gros sacrifices. Lorsque l'Union a demandé une subvention au ministre, il lui fut répondu qu'une somme de 100 millions était à la disposition des prisonniers; mais cette somme a été versée à la Fédération et il nous fallait, soit nous fonder purement et simplement avec la Fédération et c'était la fin de nos amicales, soit nous aussi fervents partisans de l'unité, garder notre personnalité et entrer à la Fédération sur un pied d'égalité malgré la pression exercée sur nous.

Lors des deux assemblées générales de l'Union des Amicales de Camps, des propositions concrètes furent faites à la Fédération. Jusqu'à ce jour les pourparlers n'ont pas abouti, conséquents avec nous-même il fallait assurer la marche de l'Union. C'est pourquoi les amicales participent aux frais généraux de la Maison. Nous vous demandons de faire savoir à tous nos camarades que nos amicales ainsi que l'Union fonctionnent uniquement avec l'argent de vos cotisations. Il n'en est pas de même dans les Associations départementales où un personnel appointé est toujours votre disposition, ici tout est bénévole. Si quelquefois, les camarades viennent et ne nous trouvent pas, c'est que tout comme eux et comme vous, nous travaillons, mais la secrétaire peut, le cas échéant, vous documenter. Répétez donc à tous nos camarades que les amicales ne vivent que par vos cotisations et que nous ne sommes à la remorque de personne.

Un gros effort a été fait pour le journal qui reste notre meilleur moyen de propagande; c'est une grosse dépense pour l'Amicale, les frais d'impression ont sans cesse augmenté dans le courant de l'année. Jusqu'à présent nous lui avons conservé sa même forme et sa même périodicité. Peut-être par raison d'économie devons-nous envisager, soit une forme plus réduite, soit un journal commun avec nos amis du V.A. et du V.C. Notre ami Jeannot a fait de notre journal un des plus intéressants et des mieux rédigés des bulletins d'amicales.

Notre secrétariat lui non plus n'a pas chômé. Nous avons reçu de nombreuses correspondances et avons répondu à plus d'un millier de lettres.

PROPAGANDE : notre ami Roger a pu déceler en province de nombreux correspondants qui nous

représentent et dont certains font un gros travail de propagande en faveur de l'Amicale.

Notre trésorier Gaudron, qui malgré des occupations qui lui laissent peu de répit a bien voulu prendre la suite de notre ami Gehin qui, par suite de fréquents voyages en province, ne pouvait plus assurer l'ingrate tâche de trésorier, donc, Gaudron vous dira tout à l'heure dans son compte rendu que notre situation financière n'est pas très brillante.

Nos charges ont considérablement augmenté :

SECOURS : la faiblesse de notre trésorerie n'a pas toujours permis d'adresser des secours à toutes les demandes proposées. Mais grâce à notre ami Houdon un reliquat de la caisse d'entraide du camp a pu être mis à la disposition du fonds de secours et a pu dépanner récemment quelques cas urgents et graves, mais pour l'avenir c'est sur votre générosité que devront compter nos camarades dans le besoin. Les colis de retour du camp, nous en avons adressé la majeure partie à nos camarades hospitalisés, car n'oubliez pas que beaucoup après quelques mois de notre vie actuelle ont dû suspendre leur activité pour un repos en sanatorium ou en préventorium quand ce n'est pas l'hôpital.

Votre comité vous adresse un pressant appel, il faut que chacun, suivant ses moyens, nous apporte sa collaboration et nous amène de nombreux adhérents; beaucoup ignorent l'Amicale, c'est à vous qui les connaissez et qui possédez des adresses de camarades de faire connaître cette Amicale et de nous adresser ces adresses pour que nous puissions les toucher.

L'Amicale et son œuvre est la continuation de l'amitié des camps, nous avons fait le serment de ne pas oublier, mes Camarades, souvenez-vous.

(Suite page 4)

MES ÉVASIONS

Par Serge ROUSSEAU.

Nous avons lu avec un grand plaisir le livre d'un de nos camarades de captivité, « Mes Évasions ». Ce livre, carnet de route d'un évadé, est pour nous, anciens du V.B., d'un grand attrait puisque la majeure partie de l'œuvre se passe à ce Stalag. Notre camarade qui au cours de ses différentes évasions a vécu 6 mois à Villingen y décrit la vie des évadés à la Waldkaserne et au camp. On y lit également des récits entendus au camp et en particulier les évasions originales (évasion par l'égoût du camp). Ce livre est parmi les œuvres écrites sur la vie de camp, un des plus véridiques, dans un style attrayant et documentaire.

J. LANGÉVIN.

Le livre est en vente à l'Amicale au prix de 120 francs. Il peut être envoyé contre remboursement.

Le comité de l'Amicale présente à tous les Camarades et à leurs familles leurs meilleurs Vœux et souhaite que 1947 apporte à tous Bonheur et Santé.

VOYAGE en ALLEMAGNE

par Jean ROSENTE

La gare de l'Est. A quai un train, très long. Beaucoup de voitures. Je cherche celle qui va à Baden-Baden. Je longe le couloir; soudain une voix m'appelle :

— Il y a encore une place ici. Je m'installe.

Peu avant le départ du train monte un homme, les yeux hagards, les cheveux en désordre avec une multitude de paquets : c'est un soldat ! Puis après une femme arrive, pose un paquet sur la banquette, et s'en va aider son mari à chercher les valises qui sont restées sur le quai.

Quelques instants plus tard, la femme déplie le paquet. Stupéfaction c'est un bébé !...

D'autorité le père et la mère tendent un hamac dans la voiture et y installent l'enfant qui est très sage. Il ne commence à crier que vers minuit juste au moment où l'on s'assoupissait. Bon voyage !...

LA FRONTIÈRE

Le passage de la frontière est aisé. D'abord vient un militaire qui demande les papiers à ceux qui sont en uniforme, puis un civil, pour les autres, et enfin après une heure d'attente, un douanier qui demande si l'on a de l'argent français ou des marks.

Je devance sa question et lui dit avoir cinquante francs suisses. Je lui montre mon autorisation d'exporter si bien qu'il oublie de me demander si j'ai de l'argent français. Heureusement j'avais 15.000 fr. sur moi !

Vers 9 h. 30, heure française, c'est-à-dire 10 h. 30, heure allemande, on arrive à Baden-Baden.

Je demande au Commissariat de la gare la permission de téléphoner à Aquarium 454 (le camp de Presse).

— Nous avons reçu des ordres depuis quelques jours, c'est impossible...

Mais le militaire a remarqué que je lui tendais une cigarette.

— Bon, mais faites vite !

Décidément c'est à croire que les Gauloises sont rares dans ce pays !...

Du camp une voiture vient me chercher. Un militaire descend.

— C'est vous le journaliste ?

— Oui, Monsieur !

Plus tard j'apprends que le « Monsieur » en question est un lieutenant ! Il est vrai qu'il y a tellement de gaulons et d'uniformes différents dans l'armée nouvelle que bien malin est celui qui s'y retrouve. Mieux vaut ne pas se compromettre !...

LE CAMP

Arrivé au camp on me fait remplir une fiche avec plus de renseignements que je suis susceptible d'en fournir. Puis

le portier me conduit à ma chambre : N° 37 au deuxième étage. Pièce luxueuse. Deux lits, divan, chaises, table, armoires, grandes glaces, lavabo splendide.

Entre temps j'ai acheté au bureau de l'hôtel 100 marks pour 1.200 francs et je donne 16 marks au portier pour 4 repas.

Après une toilette rapide à l'eau tiède, une cloche sonne. C'est l'heure du repas. Il est juste midi.

Je descends et j'arrive dans une salle toujours luxueuse. Le repas est bon, très bien présenté.

Au cours du déjeuner, un correspondant de guerre, assis à la même table que moi m'apprend qu'il y a moyen, presque sans argent, à condition d'avoir une tenue militaire, de visiter toute l'Europe, muni d'ordre de mission. Le simple marché noir des différentes monnaies suffit aisément.

En tant que journalistes, nous sommes considérés comme officiers et nous ne pouvons aller que là où ces derniers ont leurs entrées. Ce qui donne, en ville, le privilège de payer un peu plus cher que les hommes de troupe !

Une chose est certaine : à Baden-Baden on ne peut avoir d'opinion sur les Allemands.

Le soir nous parlons des récentes élections avec le chef de service de Presse de Baden.

Une chose, nous dit-il est remarquable, c'est que les maires nommés par les Français ont été réélus par les Allemands (86 % des votants).

Le gouvernement militaire (G.M.) avait donné des ordres formels pour qu'aucune personne en uniforme ne se trouve à l'entrée des bureaux de vote et les Allemands pour les élections ont nettement eu l'impression qu'ils étaient libres.

En zone française, ce sont les Social-Chrétiens (parti allant du centre M.R.P. au centre P.R.L.) qui sont passés avec une forte majorité.

LE TRAFIC DES MARKS

Les Français qui vivent en Allemagne perçoivent une certaine somme dont ils peuvent envoyer les 70 % en France (un officier par exemple touche 10.000 francs par mois). Avec le reste, ils doivent payer le mess. La plupart des Français viennent ici dans l'unique but de s'enrichir. Comme, une fois tout payé, il leur reste peu, ils vendent par exemple des cigarettes aux civils allemands. Une trentaine de marks le paquet.

Il est question d'instituer le franc d'occupation. Ce qui supprimerait complètement le marché noir, car seuls les militaires pourraient utiliser ce franc qui ne serait valable que dans les établissements militaires. L'expérience vient d'être

tre tentée en zone américaine et donne, paraît-il des résultats surprenants. Le marché noir a pour ainsi dire disparu de cette zone.

LES PRISONNIERS FRANÇAIS

Dans toute l'Allemagne et l'Autriche, il reste encore 180.000 prisonniers de guerre français qui à la libération n'ont pas voulu rentrer en France et sont restés là où ils étaient captifs. Ce chiffre énorme puisqu'il représente le 1/10^e du nombre des P.G. s'explique cependant aisément quand on songe à l'accueil qui nous a été réservé à notre retour.

LES REPAS

Le petit déjeuner se compose de trois tartines de pain grillé, deux petites croquettes de beurre, de la confiture allemande, deux tasses de café et un petit pot de lait. Deux morceaux de sucre. Il est à remarquer que tout le pain qu'on nous sert est grillé.

Aux autres repas : hors-d'œuvre, plat de viande garni, salade ou gratin et dessert plus deux verres de vin.

LES FRANÇAIS D'OCCUPATION A BADEN-BADEN

La vie de Baden-Baden est curieuse. On ne voit presque pas d'Allemands. En règle générale dans les villes de garnison, il y a deux fois plus de Français que d'Allemands.

Parmi les Français il y a plusieurs catégories. Les militaires allant des deuxièmes classes au général et les civils dont certains sont en uniforme. Les civils sont tous au moins assimilés aux sous-officiers. Il y a des mess militaires où seuls les Français ont le droit d'aller selon leur grade. Il est interdit de fréquenter les locaux allemands.

Dans chaque bureau se trouvent des officiers, appelons-les civils, car leurs galons sont différents de ceux des militaires de carrière ou d'active. Ils portent en effet un galon noir avec double liseré doré et une sorte d'étoile (rouge pour les sous-officiers) assez semblable comme forme à celle qu'avaient les Allemands sur leurs épaulettes.

Donc, dans chaque bureau, des officiers dont le nombre et le grade est variable ; puis des secrétaires, hommes en uniforme ou femmes en civil. Depuis trois jours que je suis ici je n'ai pratiquement vu que des officiers. Si la vieille formule se'on laquelle pour un officier il y a tant de sous-officiers et tant d'hommes on doit arriver à un effectif d'occupation astronomique !

Les Français occupent le douzième de l'Allemagne (à l'Ouest de l'Oder). Heureusement que nous n'avons pas toute l'Allemagne à occuper ! Toute la population française n'y suffirait pas !

Les voitures sont nombreuses, on remarque beaucoup de Volkswagen, petites voitures très nerveuses à quatre places, qui sont fabriquées en zone angiai-

se et qui coûtent 4.000 R.M. Il paraît qu'elles ne durent pas longtemps, mais il faut considérer qu'elles sont conduites par des militaires, c'est tout dire !...

LES PRIX N'ONT PAS CHANGE

La chose qui frappe le plus en arrivant en Allemagne c'est que depuis 1940 les prix n'ont pas changé, ou si peu... Cependant les tarifs de chemin de fer ont doublé, mais comme les Allemands circulent très peu cela n'a guère d'importance.

Pour faire trois kilomètres en tramway à Baden-Baden il en coûte 25 pf., c'est-à-dire, au change, trois francs. Le même parcours à Paris coûterait une dizaine de francs. La viande vaut 30 fr. le kg., une paire de chaussures de 10 à 15 R.M. Les légumes par contre sont très chers. Ils viennent de France.

Je suis persuadé que d'ici peu les troupes d'occupation se retireront lentement et que peut-être d'ici un, deux ou trois ans, les Allemands seront à même de se gouverner eux-mêmes. N'ayant pas eu à subir une inflation, leur monnaie sera beaucoup plus stable que n'importe quelle autre et s'ils ont une politique intelligente, ils pourront en très peu de temps se relever de leurs ruines.

Le ravitaillement est dur naturellement, mais depuis 1939, les Allemands y sont habitués. Vers la fin de la guerre, les Allemands touchaient humainement le minimum vital. Depuis les rations ont peut-être baissé encore. Ils ont beaucoup plus de difficultés certes, mais ils tiennent le coup. Et ce pays ravagé par la guerre n'est par mort. Les Allemands sont très passifs et très obéissants, ils finiront par laisser l'occupant et alors, maîtres chez eux, ils pourront faire ce qu'ils veulent.

On sent déjà dans les tramways, par exemple, une sorte d'arrogance. Pour circuler en civil il faut une carte spéciale. Si on ne l'a pas, les Allemands l'exigent et commencent à faire des difficultés. Dans quelques mois ils obligeront le voyageur français à payer, en accord du reste, avec le commandement allié. Après le pillage on essaye de reconstruire !

Enfin, je reçois mon ordre de mission pour Villingen. Le train part à 9 h. 20. Il faut changer à Offenburg et l'on arrive à destination à 13 h. 45.

VILLINGEN

Départ à neuf heures du camp de Presse pour la gare de Baden-Baden. Changement à Baden-Oz, puis à Offenburg. Finalement nous arrivons à Villingen. Je vais d'abord au bureau de la place pour obtenir une chambre. De là on me renvoie au Gouvernement Militaire et finalement au Rathaus où l'on me délivre des tickets me donnant droit aux repas que je prendrai au Baeren.

Un des premiers Allemands que je rencontre est M. Schu qui fut autrefois l'interprète de l'usine Kienzle. Il me donne des nouvelles.

Kienzle a été arrêté puis relâché. Il faisait partie des notabilités allemandes qui étaient présentes lors du passage de de Gaulle à Fribourg. Il continue de diriger la fabrique qui construit maintenant entre autres choses des réchauds électriques.

Riegger, le directeur de l'usine, après avoir subi de longs mois de détention travailla maintenant comme bûcheron dans la forêt.

Reichmann vient d'être libéré.

Von der Tann a été arrêté et relâché à plusieurs reprises.

Presque tous les ouvriers qui avaient été requis pour travailler dans les usines ont repris leur travail primitif. Si bien que rares sont ceux que l'on reconnaît.

Beaucoup de Polonaises se promènent en ville, toujours dans la tenue qu'elles avaient pendant la guerre.

Les Allemands viennent sans cesse demander auprès des autorités françaises et ont une peur bleue de commettre une infraction aux règlements.

Le gouverneur de Félix qui m'a accueilli au G.M. me déclare que ce sont les Allemands eux-mêmes qui ont dénoncé les nazis. Et ils en ont dénoncé très peu.

Dans ma chambre au Baeren il y a une étiquette sur laquelle sont inscrits les prix des chambres : 4 R.M. 50 avec un visa signé par le maire et... une superbe croix gammée. Est-ce la première phase de la résistance allemande ?

UN OUVRIER ME DIT :

Les Allemands vivent très durement. Pratiquement aucun ravitaillement. Les rations sont minimes, légèrement inférieures à ce qu'elles étaient vers la fin de la guerre. Les Allemands sont très disciplinés et très stoïques. Ils acceptent leur sort. Si les Français avaient amené avec eux de la nourriture, je crois que les Allemands seraient devenus très francophiles ! Mais au contraire le ravitaillement est plus mauvais qu'avant et le peuple croit que c'est parce que les Français prennent tout.

De cela ressort une chose c'est que les Allemands sont très perméables à la propagande. Parce que les nazis leur ont montré les Alliés comme les ennemis publics n° 1, ils le croient et ont tous été surpris de voir que les Français n'étaient pas aussi méchants qu'on le leur disait.

Les Allemands de la Forêt Noire connaissent très bien les Français. Ils ont eu avec eux des prisonniers de guerre depuis 1940. Prisonniers qui étaient pris un peu dans toutes les classes sociales ce qui devait peu à peu ronger l'esprit prisonnier, mais qui en fait a servi notre propagande nationale, car il faut bien le dire les militaires d'occupation ne sont souvent que des soudards et l'on rencontre des Allemands qui, à longueur de journée répètent et même répliquent entre eux : Ça n'est pas la France. Nous avons connu une autre sorte de Français et ils étaient beaucoup mieux. Il est vrai que les K.G. n'étaient que des domestiques et qu'aujourd'hui ce sont les Allemands qui sont devenus esclaves.

Je crois qu'avec un petit effort et une épuration parmi les troupes d'occupation on peut arriver à faire du bon travail.

VISITE DANS LA VILLE

A l'extrémité de la ville se trouve le camp. A la porte une pancarte : *KG Stammlager V B* et au-dessous un petit écriteau bleu, blanc et rouge avec ces mots : Prisonniers et déportés. L'ancien Stalag V B a été transformé en camp de transit pour les Polonais, hommes et femmes, encore nombreux dans la ville.

Dans les baraques qu'occupaient autrefois les étrangers de Saba-Radio se trouvent maintenant des prisonniers de guerre Allemands.

Si la gare, dont les dépendances avaient été détruites au cours d'un raid mémorable en février 1945... se reconstruit peu à peu, la partie de l'usine Saba, détruite par le bombardement qui précéda de quelques jours la libération de Villingen, est restée à l'abandon. Le directeur de chez Saba est arrêté et se trouve toujours en prison.

Sur le mur de la caserne des chars se trouve toujours cette silhouette noire que surmontait la devise : « Feind hoert mit ».

Les jardins entourant cette caserne sont remplis de matériel français qui rouille : ambulances, autochenilles, etc... Les casernes gardées à l'heure actuelle par les Nord-Africains sont transformées en centre d'instruction pour un régiment du train et les plus belles pièces sont devenues des cercles d'officiers.

Le Tonhalle est transformé en popote pour les sous-officiers de passage.

Le Romäus est un cercle de sous-officiers.

Ce matin j'ai rencontré Vosseler qui se rendait à son travail.

Après m'être présenté, car il ne me reconnaissait pas, il a eu cette réflexion que beaucoup d'Allemands ont : « L'Allemagne n'est plus aussi belle qu'avant ! »

Evidemment, mais il n'y a plus de déportés, plus de prisonniers !

La plupart des directeurs ou personnalités de la ville ont dû quitter leur do-

Le Trésorier vous parle

Vous n'avez pas été sans remarquer, à la lecture du bilan de l'année 1946, que cette année nous a appauvri d'environ 47.000 francs. Cela est dû, d'une part, aux charges toujours croissantes des frais généraux que nous avons cependant réduits au strict minimum, et d'autre part, au fait que nous n'avons pas voulu réclamer une cotisation pour l'année 1946.

Le journal a été également une grosse source de dépenses, en effet, nous ne sommes que 1.400 membres et le tirage du journal étant peu important, le coût en est d'autant plus élevé, c'est cependant le lien qui nous unit et qui, de ce fait, ne peut être supprimé. Peut-être serons-nous appelés un jour ou l'autre à faire un journal commun avec nos camarades des V.A. et V.C., mais votre comité a jugé que tant que les circonstances et nos fonds le permettraient, il y avait lieu de maintenir notre formule actuelle qui correspondait mieux à ce que vous souhaitiez.

Nous aurions voulu également, répondant en cela à l'esprit qui nous animait au camp, venir en aide à plus de camarades dans le besoin et qui sont beaucoup plus nombreux que vous ne pouvez l'imaginer.

Je ne veux pas préjuger de la décision de l'assemblée générale quant à la fixation à 150 francs de la cotisation annuelle, mais votre comité a bien réfléchi avant de fixer à ce prix le montant de la cotisation, et je souhaite que l'assemblée générale ratifie cette proposition, car si la cotisation était maintenue à son ancien taux ce serait à brève échéance la mort de notre Amicale, ce que vous ne souhaitez pas, j'en suis certain.

Toutes les raisons que je vous ai indiquées ci-dessus me conduisent à vous demander instamment d'acquiescer au plus tôt, soit par mandat-poste, soit par versement, à notre compte chèque postal : Paris 4841-48, le montant de votre cotisation.

Anticipez sur la décision de l'assemblée générale en nous envoyant 150 francs, ce qui nous évitera de vous demander (si l'assemblée adopte la proposition de votre conseil d'administration) de compléter la somme de 100 francs que vous nous auriez envoyée en conformité des statuts actuels.

D'autre part, je vous demande de faire auprès des camarades du V.B. qui ne feraient pas partie de notre Amicale, une propagande intensive ; plus nous serons et mieux l'Amicale marchera ; c'est notre intérêt à tous de nous serrer les coudes dans la période actuelle. Envoyez-nous des adhésions, communiquez-nous les adresses de camarades que vous avez en votre possession, et si vos moyens le permettent, faites des dons à notre caisse, en argent ou même en nature, ce qui nous permettra de soulager des camarades dans le besoin.

Merci d'avance de ce que vous ferez pour votre Amicale.

micile. Ainsi Riegger, Kienzle se sont vu réquisitionner leurs villas et logent maintenant... quelque part en ville.

LES ELECTIONS

Les élections ont eu lieu le 13 octobre en zone française. Le C.D.U. (Christlich Demokratisch Union) groupe 67 % des sièges. Il y a eu en moyenne 50 % d'absentions. Que faut-il conclure de cela ?

La propagande électorale est très discrète et l'on peut se promener pendant une heure en ville sans rien remarquer. Sur un panneau on rencontre trois affiches de 60 cm. sur 40 environ. L'une pour le parti communiste, l'autre pour le parti socialiste et enfin la troisième pour le C. D.U. Les termes de ces affiches sont sensiblement les mêmes. Il faut reconstruire l'Allemagne, pour la reconstruire dans l'honnêteté et la propriété, votez communiste, socialiste ou C.D.U.

Les Allemands ne se soucient guère des élections et je dois avouer en avoir rencontré plusieurs qui ignoraient même quand et où elles avaient lieu.

LES FRAGEBOGEN

Chaque Allemand qui veut un emploi doit répondre à un questionnaire personnel (Fragebogen) où lui sont posées différentes questions et notamment les partis ou associations auxquels il appartient. Ce questionnaire est rempli sur l'honneur et l'intéressé s'engage à ne pas mentir sous peine de se voir infliger une peine de six mois ou un an de prison.

S'il a appartenu au N.S.D.A.P., il est automatiquement arrêté pour une durée variable. S'il a appartenu à des associations annexes, un comité d'épuration juge de la peine.

Le comité d'épuration est entièrement composé d'Allemands choisis parmi ceux n'ayant jamais appartenu au parti (ce qui ne prouve pas qu'ils soient antinazis).

Les Français ne s'occupent pas du tout de cette épuration et disent aux Allemands :

« Nous vous avons libérés des nazis, à vous de vous gouverner et de vous faire justice ».

Les chiffres parlent alors d'eux-mêmes. Un Allemand résistant, enfui d'Allemagne depuis 1933 (il a fait notamment une partie de la guerre d'Espagne, de retour en zone libre pendant la guerre, traqué par la Gestapo, il a dû s'enfuir en Suisse) donne de 5 à 10 % d'Allemands inscrits au N.S.D.A.P., de 60 à 70 % de sympathisants ou inscrits à des organisations affiliées, ce qui donne au fond un total de 65 à 80 % de nazis. Mais à l'unanimité, les prisonniers de guerre français qui se trouvaient en Allemagne en 1940 sont d'accord pour dire qu'à cette époque il y avait 99 % de nazis.

Quoi qu'il en soit depuis la libération 2 % d'Allemands ont été arrêtés parmi ceux inscrits au parti. A l'heure actuelle 2,25 % (de ces 3 %) ont été relâchés. Il ne reste donc plus en prison que 0,75 % d'Allemands.

Ceux qui ont été relâchés ont purgé leur peine et se trouvent blanchis. Ils sont en général suspendus de leurs droits civiques pendant un certain nombre d'années. Cependant ils peuvent reprendre leur place dans la société et même parmi les fonctionnaires.

C'est ainsi qu'il se trouve que d'anciens policiers nazis, maintenant blanchis par quelques mois de prison soient réintégrés. Mais leurs idées ont-elles pour cela changé ? Celui qui s'inscrivit au N. S.D.A.P. en 1933 change-t-il d'opinion après la défaite de son pays et après avoir

subi une peine de prison, quand il a journellement sous les yeux les troupes d'occupation toujours pénibles à supporter !

L'ALLEMAGNE EST-ELLE BIEN GOUVERNEE ?

L'Allemand, et c'est bien connu, aime à être dirigé c'est même le seul cas où il soit capable de faire quelque chose. Un pays démocratique comme la France semble avoir oublié Montesquieu et l'Esprit des Lois, lorsque l'auteur déclare qu'à chaque pays est une forme de gouvernement propre. Un régime qui convient à la France ne convient pas forcément à l'Allemagne. A ce sujet de nombreuses discussions ont déjà eu lieu au sujet de la Russie et de son mode de gouvernement et n'est-ce pas là au fond que réside tout le problème du Titisme ?

En voulant imposer à l'Allemagne une démocratie au sens où nous Français nous l'entendons c'est une erreur et d'autant plus grave que le nazisme n'est pas mort et que rien n'a encore été fait pour l'abattre.

On est ainsi amené à se demander si au fond le nazisme n'était pas la forme idéale de gouvernement pour les Allemands. Je crois que sans hésitation possible on pourrait dire oui, à condition toutefois d'apporter certaines modifications au point de vue sécurité extérieure pour les autres pays.

Et puis, l'histoire le prouve, chaque peuple faible essaye de se relever et quand il est au niveau des autres il s'efforce alors de les dominer. Des conflits éclatent et c'est la guerre inévitable. Peut-on y changer quelque chose ? Les efforts faits dans ce sens sont très louables, mais aboutissent-ils ?

Avec le progrès les distances n'existent plus et la confusion règne parmi les peuples. A peine cette guerre est-elle finie que déjà on prépare les armes pour la prochaine. La bombe atomique n'ouvre-t-elle pas déjà des horizons nouveaux sur les éternels problèmes de la domination.

Pour en revenir à l'Allemagne, il faut reconnaître que les Français ont obtenu des résultats, mais ils sont loin de ceux qu'espéraient les déportés dans les camps de la mort, les prisonniers dans les Stalags, les soldats des Forces Françaises Libres et le peuple français tout entier.

Les nazis eux-mêmes s'épurent. Peut-on avoir confiance en cette épuration ? Les Français sont méfiants mais les Allemands voient dans cette méfiance une entrave à la liberté qu'on essaye de leur accorder.

On impose à un commissaire antinazi de prendre dans son commissariat trois officiers nazis anciens policiers. Lui et les policiers de son commissariat refusent et menacent de donner leur démission collective si l'on incorpore ces anciens nazis que quelques mois de prison ont subitement blanchis. Les Allemands se plaignent aux Français qui se déplacent et ordonnent à cet authentique antinazi de prendre ces policiers réintégrés !

La radio de Londres disait aux Allemands de prendre les armes contre leurs chefs. Et si le peuple allemand a quelque chose à se reprocher c'est bien d'avoir toléré les Hitler et Cie. Maintenant, si un Allemand veut chasser un nazi on le brime. Les Allemands qui attendent la revanche sourient doucement devant de tels événements et au fond peut-on leur donner tort ? Lorsque l'on voit des Français se faire complices des nazis. Il est vrai qu'il est bien connu que la zone française est le refuge de pas mal de Vichyssois, mais alors qu'attend-on pour épurer nos troupes ?

Jean ROSENTE

Liste des centres restant ouverts pour les convalescents

150 fr. par jour :	ARBOIS. « Château de Saini » (Jura).
190 —	BELFORT. « La Charmeuse », Bavilliers (Territ. de Belfort).
150 —	NICE-CIMIEZ. « Palais Carabacel », 13, r. d'Assas (A.-Mar.).
170 —	TOULON. « Prieuré de Lamalgue », 50, bd du Littoral (Var).
200 —	ARCACHON. « Hôtel Bon Repos », (Gironde).
200 —	LE FAYET. « Hôtel de Savoie » (Haute-Savoie).
170 —	VIC-LE-COMTE. « Château du Montcervier » (P.-de-D.).
142 —	VOUZON. « Château de Corvier » (Loire-et-Cher).
150 —	Centre de Repos « La Chimotiaie » (Vendée).
175 —	Centre de Repos « Anzin-Saint-Aubin » (Pas-de-Calais).
150 —	Centre de Repos de Penne-d'Agenais (Lot-et-Garonne).
130 —	Centre de Repos de Ligny-en-Barrois (Meuse).
200 —	Centre de Repos « Château de Baclair », Bolbec-Noinot (S.-I.).

La Préfecture de la Seine nous communique la liste des centres dans lesquels l'Amicale du Stalag V.B. pourra envoyer ses camarades convalescents.

L'Amicale est en possession

d'objets ayant appartenu à d'ex-K. G.

Après la libération du stalag V.B. et le retour de nos camarades, Franz, ex-homme de confiance et actuel président de l'Amicale, a pu ramener en France une partie des papiers (personnels et d'identité) que les Allemands avaient « râflés » durant la captivité.

019	022	175	194	201	446
508	693	720	777	884	1037
1043	1056	1076	1112	1119	1120
1128	1215	1227	1335	1438	1455
1471	1476	1482	1836	1568	1594
1610	1612	1623	1658	1660	1668
1706	1719	1743	1799	1808	1821
1838	1847	1879	1938	1958	1959
1963	2069	2186	2278	2332	2353
2363	2409	2429	2596	2639	2646
2653	2654	2871	3002	3015	2898
3165	3208	3210	3398	3423	3498
3534	3538	3569	3730	3771	3819
3877	3883	3898	3911	3936	3937
4068	4110	4149	4208	4402	4428
4431	4451	4452	4458	4490	4544
4580	4618	4627	4633	4687	4688
4732	4759	4786	4799	4803	4809
4833	4837	4838	4863	4876	4887
4910	4969	5078	5090	5099	5160
5227	5258	5298	5304	5400	5412

5434	5452	5454	5492	5499	5520
5537	5566	5589	5602	5655	5680
5685	5690	5699	5709	5718	5783
5792	5839	5893	5898	5910	5977
6087	6156	6264	6283	6303	6311
6352	6355	6377	6387	6529	6546
6647	6679	6683	6698	6741	6766
6804	6856	7180	7216	7228	7258
7314	7430	7498	7501	7723	7795
7849	7914	8009	8048	8059	8111
8117	8154	8167	8233	8255	8349
8450	8463	8573	8679	8755	8833
8944	8954	8969	8985	8986	8992
9092	9108	9226	9290	9296	9370
9412	9452	9506	9546	9728	9787
9831	9867	9874	9875	9898	9923
9927	9939	9962	10117	10154	10199
10269	10361	10593	10715	11028	11031
11114	11174	11187	11213	11239	11400
11410	11506	11606	11625	11705	11887
11894	11	11918	12001	12115	12202
12301	12313	12335	12478	12488	12553
12554	12576	12597	12606	12633	12732
13008	13110	13115	13165	13274	13374
13419	13551	13567	13588	13639	13667
13739	13825	13894	13755	14001	14030
14024	14058	14213	14353	14487	14516

La suite des numéros matricules paraîtra dans le prochain numéro.

Histoire d'une Libération

sans histoire

Nos libérateurs arrivèrent au moins trois jours en avance ; il y avait cinq années que nous les attendions, mais la radio clandestine, les nouvelles allemandes, les « bouteillons » eux-mêmes s'accordaient pour les donner à 30 kilomètres du camp.

C'est le vendredi 20 avril : une brève mitraille éclate au fond de la ville proche, quelques raouques coups de canon se font entendre, un ou deux incendies illuminent l'ombre naissante. Puis c'est le silence et la nuit.

Le camp est depuis quelques jours « neutralisé » par des crois rouges et de vastes inscriptions pour réduire au minimum les éclaboussures de la bataille prévue. Mais retrouvant à l'odeur de la poudre un ardeur guerrière si longtemps éteinte (nos camarades se précipitent avec des clameurs de joie vers le corps de garde où un effectif réduit de soldats chleus tous plus ou moins bancals et tordus, les accueillent sans résistance et déposent les armes avec une hâte manifeste. Le Stalag s'est libéré lui-même.

Les plus emballés prennent ces armes, deux douzaines de fusils vieux modèles et quelques revolvers et, à leur tour, pleins d'allure martiale, sous le commandement d'un jeune sous-officier qui au cours d'une captivité trop longue, s'était révélé, avec une même ardeur, secrétaire du Cercle Pétain et résistant de la dernière heure montent la garde au poste dans l'attente des premiers soldats français.

La nuit se prolonge. De temps en temps le canon s'entend proche. A proximité, l'incendie d'un bâtiment de la caserne vide de troupes. Ces rares bruits font ressortir plus lourd le silence ambiant. Que se passe-t-il ?

La garde continue mais l'enthousiasme baisse. Les moins résolus de nos emballés déposent les armes et rejoignent, au gré de leur conviction, qui leur baraque pour y dormir, qui l'abri pour s'y terrer dans l'attente du jour.

On espère quand même : on a toujours espéré d'ailleurs. Les bouteillons — il y a encore des bouteillons — laissent croire que les chars français ont pris la ville et poursuivi leur marche en avant.

Le jour se lève. Des groupes animés se forment dans la cour du camp. On discute ferme. Les moins optimistes commencent à entrevoir la fin du cauchemar : on sait que les Français sont venus. Ils sont certainement venus mais on veut voir pour croire à la réalité de notre bonheur. Sommes-nous, oui ou non, libérés et qu'attendons-nous pour hisser le drapeau français, le drapeau de la liberté, au mât

planté la veille dans les premiers moments d'allégresse.

Tout à coup une clameur retentit et se répercute dans le camp : « Les Français ! » Tous se précipitent.

C'est un motocycliste qui arrive en vitesse vers une porte de notre prison, passe par un trou de barbelés, est juché sur les épaules des premiers arrivés et traverse la masse compacte et hurlante des autres qui déferle autour de lui.

Tout le monde ne pleure pas mais sur tous les visages on saisit la grimace qui précède de bien peu les larmes.

Ce motocycliste est seul, il reviendra seul deux heures après.

Pour ceux qui rêvaient de chars fumants écrasant l'odieuse ceinture de nos barbelés obsédants ou encore de bataillons compacts précédés de l'allégre sonnerie des clairons libérateurs, il n'y a pas une désillusion, mais un manque de solennité classique.

Pourtant une autre joie nous est donnée quelques instants après : un de nos bons camarades, évadé du Stalag un an auparavant, fait son entrée dans le camp (1) : il avait été parachuté une quinzaine plus tôt pour préparer la conquête.

L'infanterie française n'arrive que le samedi soir, vingt-quatre heures après les chars. Elle est accueillie par une fusillade : des éléments ennemis cachés dans les maisons de la ville l'attendent.

Ces éléments ont fait peser sur le camp une menace lourde bien qu'imprécise. En effet, nos prisonniers libérés et armés se sont répandus dans la ville et procèdent par un naturel droit de conquête. Ils n'éprouvent d'ailleurs aucune résistance apparente, le maire a fait arborer le drapeau blanc à une tour de la ville... Et déjà un fût de vin réquisitionné fait une entrée solennelle dans le camp.

Il y a pourtant une ombre au tableau : notre homme de confiance principal qui a, lui aussi, quitté le camp pour faire, témérairement, un tour en ville d'aspect pacifiée, a été repris et on ne sait ce qu'il est devenu.

La résistance aux troupes régulières, merveilleuses d'allant et de jeunesse, dure peu.

Le colonel les commandant, peut le lendemain dimanche présider la cérémonie des couleurs, qu'il a désirée très brève, et qui consacre en quelque sorte la libération officielle du camp. Suc-

(1) Il s'agit du capitaine Mariani qui jusqu'en octobre 46 dirigea à Villingen le service de contre-espionnage. N.D.L.R.

cessivement les drapeaux, français, belge, polonais et serbe, sont hissés au haut du mât, le soviétique, tardivement confectionné, le sera plus tard (1).

Le colonel fait un discours concis, énergique, dynamique, violent même qui ne rappelle que très loin le discours solennel et chevrotant des présentations au drapeau d'antan, c'est le discours d'un chef qui se bat et gagne. Ce premier contact avec la « France Nouvelle » est bon.

La journée du dimanche, celle du lundi, qui ne sont plus des journées captives, voient une amélioration sensible de l'ordinaire, mais aussi, à l'intérieur du camp, la multiplication des parolotes, des ordres, des contre-ordres et aussi du désordre. La plupart de nos camarades ont repris une allure martiale et, les adjudants le goût du service : l'un d'eux monte la garde à la porte, pistolet à la ceinture, fusil sur l'épaule et... jumelles en bandoulière.

X

Le mardi matin trois cents sont désignés pour partir.

Partir... Il faut partir à pied, certes, mais on quitte le camp. La libération n'est plus un espoir, un vain mot, elle devient une réalité et la réalité ne s'entoure pas toujours de confort.

La colonne forme un défilé pittoresque et joyeux. Tous les libérés sont abondamment chargés de valises, sacs et paquets ; les plus pratiques tirent et poussent des voitures chargées de leurs impedimenta.

Un soupir détend toutes les poitrines, un large sourire illumine toutes les faces, le soleil brille, la route est belle.

S..., première étape. La ville conquise vibre de l'activité de ses conquérants. Les rues sont pleines de soldats de l'armée victorieuse, pleines d'autos rapides qui créent une animation trépidante. On voit peu ou pas d'Allemands : tous les civils portent au revers du veston ou en brassard une des couleurs des pays alliés ou des pays qui, de gré ou de force, ont si longtemps fourni des travailleurs au Grand Reich.

Devant l'état-major, des Marocains en gandoura brune et impeccable turban blanc montent la garde bayonnette au canon ; ils n'ont pas l'air commode et cela nous rassure.

Nous sommes un groupe de camarades remorquant une charrette où

(1) Il n'y avait ni prisonniers anglais, ni prisonniers américains au camp.

sont tous nos biens. Nous rencontrons un lieutenant de l'armée libératrice, ancien instituteur et collègue de l'un de nous. Il nous donne des conseils, du vin, des conserves et nous indique le lieu de départ d'un camion de son unité qui, devant aller à Kehl le lendemain, pourra nous charger, nous, nos bagages et nos espoirs.

Après une nuit passée, la première depuis cinq ans, dans un lit allemand découvert dans la maison d'un camarade transformé et où nous n'avons point dormi, la faute en soit à l'habitude des planches, ou tout simplement au Nestcafé bu la veille, nous prenons de bon matin le camion.

C'est un Marocain, un as du volant, qui le conduit. Nous traversons rapidement la Forêt Noire à peine pacifiée mais pleine de pittoresque, bien qu'à vrai dire cinq ans de sapins puissent conduire à la satiété. Nous rencontrons beaucoup de troupes, des files de camions montant rendent périlleux les lacets de la route. Nous laissons derrière nous des villes en partie rasées, des ponts détruits. Et c'est Kehl.

Kehl la porte du large. Nous remplissons une fiche, en double exemplaire comme il se doit, passons une rapide visite médicale, prenons une douche, facultative, aimable nuance française, et sommes fly-toxés plus ou moins abondamment au gré d'un infirmier hilare.

On nous distribue des casse-croûtes, des casse-croûtes de pain blanc, sans compter... et cela paraît énorme à celui qui est depuis cinq ans habitué à l'Allemagne des rations strictes voire insuffisantes.

Kehl regorge de gendarmes et de policiers, mais ce n'est pas un barrage très sévère. Les portes de la France nous sont grandes ouvertes. Un esprit chagrin trouverait peut-être que nos titres pour entrer ne sont pas suffisamment examinés. Comme le rôle de la police est d'être vigilant sans être tracassier, la méthode employée est peut-être la bonne. Et surtout les stigmates de la captivité sont-ils tels qu'ils dispensent de toutes autres justifications.

Je prends à pied la route de Strasbourg. En chemin je fais de l'autostop. Je traverse le Rhin trop vite pour avoir le temps de trouver un mot historique... Et c'est dommage !

L'auto me dépose à l'entrée de la ville. Je suis en France. En France ! l'horizon est plus large que dans la Forêt Noire, le ciel plus lumineux et l'air tellement plus subtil...

Un sergent de ville, familier et bon enfant — ce n'est plus un schupo — me renseigne avec complaisance. Plus loin des gens cordiaux me dirigent vers le centre de rapatriement. Au centre je suis groupé avec quelques milliers de camarades pour être dirigé sur Mulhouse.

On nous conduit en tramway à la

gare. Strasbourg semble avoir repris son aspect d'avant guerre. Un train spécial nous attend : il est formé de wagons de marchandises. Je monte, personnellement, dans un wagon portant encore sur un panneau l'inscription « porcelets », certainement à l'époque actuelle il s'agit d'un wagon de luxe.

Le train part. Dans toutes les gares, jusqu'à Mulhouse, que nous atteindrons plus tard dans la nuit, c'est un affectueux concours de population qui vient nous saluer, nous acclamer, nous encourager et nous combler de friandises substantielles. L'accueil des Alsaciens, si durement touchés par la guerre, est émouvant.

A Mulhouse, nous allons subir les formalités de libération dans un centre admirablement organisé et installé confortablement, pour ne pas dire luxueusement, dans les trois étages d'une vaste usine désaffectée et réaménagée.

On nous accueille aimablement. Dans la brasserie du rez-de-chaussée on nous sert un confortable casse-croûte. Cette libération est décidément la libération des casse-croûtes. C'est en comptant tous ceux que nous avons eus dans les gares, au moins le dixième. Quelle heureuse abondance après un si long jeûne.

Les formalités de libération commencent. On va successivement gravir puis redescendre trois étages à travers divers services. Pour une fois les guichets administratifs prennent un aspect souriant. A la fin nous serons des hommes libres.

Libres, lavés, nourris et argentés, puisque notre libération est précédée d'une douche, d'un repas et du don généreux d'un billet de mille francs.

On passe également une visite médicale et un examen radiographique qui vous donne l'avantage de défiler en de longs couloirs et dans le plus simple appareil parmi de jeunes secrétaires (féminin pluriel).

Et tout cela est fait par un personnel nombreux complaisant, cordial. On est rapatrié avec facilité et bonne humeur.

Je me réjouirais de cette bonne humeur et ferais une réserve, oh ! toute légère, sur cette facilité. Je craindrais, en effet, que quelque indésirable puisse trouver là une identité ou des ressources auxquelles il n'aurait aucun droit. Là aussi la police a peut-être des moyens de contrôle que le profane ignore.

Nous voici purifiés de cinq années de vie amère.

Le train qui nous conduit vers Paris est un vrai train de voyageurs, il est confortable et relativement rapide.

Dans toutes les gares c'est le même accueil chaleureux qu'en Alsace.

Et la France pour nous recevoir a pris son habit de printemps !

André MEYZZONNADE.

Vacances à JERSEY

Une heureuse surprise nous fut réservée dans le courant d'octobre : accueillir à Paris notre camarade Ilien venu passer une quinzaine sur le continent. Pour ceux qui ne le connaissent pas, Ilien, de descendance bretonne, né à Jersey, est un sujet franco-britannique. Il porte bien en lui les marques de cette double appartenance. Il s'exprime dans un français curieusement coloré d'accent et de tournures d'outre-Manche. Les anciens des Kommandos de Wintertingen, Tallingen et Villingen où il séjourna, se souviennent qu'il fut un ardent protagoniste de l'amitié franco-anglaise. Il est maintenant vice-président de cette association particulièrement active et vivante qu'ont formée les quelque soixante ex-P.G. de l'île.

Il nous a laissé voir combien il était heureux de se retrouver au milieu de quelques-uns de ses anciens camarades de Tallingen. C'est à cette occasion que nous avons eu connaissance de cette réalisation parfaitement réussie à laquelle il avait, l'été dernier, consacré personnellement tant d'efforts : la colonie de vacances de Jersey. Sur l'initiative et le contrôle du groupement amical dont il vient d'être question, cinquante enfants de prisonniers de la région parisienne, choisis parmi les plus pauvres ont ainsi bénéficié gratuitement de six semaines de grand air.

Pris en charge à Saint-Malo par cette association, accompagnés de deux assistantes sociales parisiennes qui ne les quittèrent pas de tout leur séjour, ils furent conduits après avoir effectué la traversée en Ire classe sur le bateau, dans les familles françaises et anglaises de l'île qui avaient tenu à les recevoir. Chaque jour, les enfants se retrouvaient pour les distractions collectives : jeux, promenades, pique-niques. Le soir venu, ils se séparaient pour retrouver la tiédeur et l'intimité du home anglo-normand. Grâce à la bienveillance des autorités jersiais, tous les enfants furent habillés de neuf pour repartir.

On se quitte ravis les uns des autres et l'on projette de recommencer. Le V.B. ne sera pas oublié dans la colonie de l'été 1947. Autant de places que possible seront mises à la disposition des nôtres, de ceux qui résident à Paris ou dans la banlieue. Nous aurons à les attribuer aux moins fortunés, aux moins bien

partagés de ces temps de misère et aux enfants de nos morts auxquels l'Amicale se doit, pour répondre à ses buts et à son esprit, d'apporter aide et protection.

Enhardis par les encourageants résultats obtenus, Ilien et ses amis voient déjà plus loin et plus grand. Ils envisagent pour 1947 de réaliser l'échange au pair d'une cinquantaine d'autres enfants appartenant à des familles plus aisées. Vous donc, qui avez des garçons et des filles étudiant la langue anglaise, voici une excellente occasion de les envoyer se perfectionner, ce que vous ne pourriez peut-être plus faire par vos propres moyens en raison de la parité désastreuse de notre monnaie et des restrictions aux changes. Et, en retour, à ceux qui viendront pendant un mois prendre la place de vos enfants, vous aurez à faire connaître et aimer la France dans ce qu'elle a de meilleur.

Remercions nos camarades jersiais de leurs excellentes initiatives et souhaitons que la coopération qui s'amorce entre nos associations connaisse des lendemains féconds. Par delà leur petit bras de mer, ils n'ont pas oublié ceux près desquels ils ont souffert pendant cinq ans. Cet exemple nous en ressentons le bienfait. Il sera chaleureusement accueilli par ceux que décourageait la poussée quotidienne de l'indifférence et de l'égoïsme.

G. VALADOU

Dans un prochain numéro, nous ferons connaître les dispositions de détail.

Insigne des anciens KG du VB



Nous mettons en vente au prix de 25 francs l'insigne officiel de l'Amicale du V.B.

Portez-le pour vous reconnaître !

Il est à votre disposition au Secrétariat de l'Amicale ou peut vous être adressé à domicile contre remboursement.

La rédaction du journal et les membres du bureau de l'Amicale vous présentent leurs meilleurs vœux pour 1947

A MARSEILLE

L'Amicale des stalags V.A., V.B. et V.C. de Marseille a tenu son assemblée générale le 1er décembre.

Le nouveau bureau est ainsi constitué :

Président : Blanco (V.C.) ; vice-présidents : Grandi (V.A.), Frances (V.B.) ; secrétaire général : Jeannel (V.A.) ; secrétaire adjoint : Delbart (V.C.) ; trésorier : Mazella (V.C.) ; trésorier adjoint : Comba (V.C.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Nous entrons dans la période des fêtes, et dans chaque bourgade les associations locales des P.G. organisent, au profit de leur Caisse d'entraide, des réunions artistiques.

Des membres de l'Amicale, désireux d'organiser des réunions uniquement « prisonniers », s'adressent à notre Commission théâtrale pour obtenir le concours des artistes du V.B. Notre Amicale est en effet la seule à posséder un groupement artistique aussi homogène et d'une valeur certaine.

Notre groupe assure le programme complet d'une séance, et pour que tous les membres de l'Amicale soient tenus au courant des efforts de la Commission théâtrale, nous leur présentons aujourd'hui notre troupe :

Saint-Omer : le fondateur de la troupe de Balingen, auteur, acteur, chansonnier, véritable boute-en-train, a trouvé dans ses nouvelles compositions de diseur réaliste le plein épanouissement de son talent.

Jean Debriis : le chansonnier de la troupe du V.B. Tous nos amis se souviennent avec quel esprit, quelle maîtrise, notre Jean fustigeait nos gardiens.

Henri Fisson : chanteur fantaisiste, interprète avec brio les chansons de Georgius. A, au stalag, créé de nombreux rôles de jeunes premiers.

Lucien Coché dans ses chansons de rythme. Interprète avec Jean Choquet un numéro musical russe conçu au stalag, qui est une imitation comique des fameux « cosaques du Don ».

Saint-Marco : l'homme-serpent du Stalag, l'évadé perpétuel. Grande

vedette internationale de la danse acrobatique. Etoile de « Tabarin ».

Maurice Godard : le comique n° 1 du V.B. Qui n'a pas vu jouer Godard au camp ? Il a donné à tous les rôles qu'il a créés un cachet personnel, et son arrivée sur scène déclenchait les rires dans la salle. Notre Maurice présente maintenant un numéro individuel de comique. Ce numéro, bien au point, est un des meilleurs de la capitale.

Puis la troupe joue un sketch de Max Régnier. Il faut voir Godard dans le rôle qui lui est attribué. Il est d'un comique inénarrable.

Tous les chanteurs sont accompagnés par notre ami Georges Galtier. Il est inutile de présenter notre Moumoute qui, tant à la troupe du camp qu'à celle du Waldo, tint le poste de pianiste avec le talent que l'on sait.

Malheureusement pour nos sorties, nous ne pouvons pas compter sur le concours de ces deux grands artistes que sont nos amis Frédéric Ballé et André Focheux, trop pris par leurs engagements. Mais nous avons le plaisir, ainsi que vous, amis lecteurs, de les entendre souvent à la radio.

Marka et Marki

J'ai toujours conservé, au fond du cœur, l'amour des clowns.
J'aime le clown blanc, à la parole aisée, aux gestes nobles et distingués, à l'aisance native.

J'aime l'Auguste à la face ébahie, aux vêtements incroyables, trop longs ou trop courts et qui appelle par sa tranquille naïveté toutes les calamités possibles sur sa personne.

J'aime les clowns car ils me font retrouver le rire de mon enfance.
C'est une joie pour moi de vous présenter, chers amis du V B, la belle équipe MARKO et MARKI.

La scène est dans la pénombre. Seule une lumière bleutée permet de distinguer près de la toile de fond une table sur laquelle sont posés : clarinette, saxophone, violons, trompette, trombone, etc...

Un air familier nous arrive des coulisses. La sérénade de Toselli. Et dans le halo du projecteur qui le suit, apparaît MARKO, le clown blanc. Son costume est un enchantement. La lumière joue sur des milliers de paillettes et c'est un être échappé d'un conte des Mille et une nuits qui s'avance vers nous. De l'aisance dans ses gestes, de la sûreté dans son jeu, de l'élégance dans ses paroles et MARKO, par sa seule présence nous captive et nous séduit.

Nous avons devant nous le clown, le vrai clown musical, celui qui au music-hall apporte la présence du cirque.

Soudain un éclat de rire libère l'attention de la foule. Là-bas, derrière MARKO vient d'apparaître un espèce de fantoche, coiffé d'un melon trop petit, vêtu d'un smoking trop court, chaussé d'un généreux 50 fillette : c'est MARKI.

Un maquillage savant, quelques touches de crayon et notre MARKI présente la face d'un être qui va chercher son destin. Et comme vous le pensez bien, son destin à lui, pauvre MARKI, c'est de prendre les taloches que lui oc-

troie généreusement MARKO.

Et le sketch musical se déroule rapidement pour notre grande joie à tous. MARKI avec un comique sobre, mesuré, nous fait rire aux éclats.

Un Auguste du cirque vient de naître sous nos yeux ravis et cette découverte apparaît si magistralement à tous les spectateurs que chaque geste, chaque parole de MARKI est saluée d'acclamations. Et quel musicien ! Sa virtuosité apparaît, que ce soit au trombone, au violon, au xylophone ou à cet instrument bizarre qui tient de la trompe d'auto, du manche à balai et de la crécelle réunis.

Le sketch se termine par la marche des trompettes d'« Aïda » jouée par MARKO à la trompette et MARKI au trombone.

Avec tous ceux, déjà nombreux, qui les ont entendus, nous sommes certains que bientôt, au firmament du cirque, deux étoiles vont briller d'un vir éclat : deux étoiles qui prirent naissance dans un coin perdu de la Forêt-Noire, à Villingen; dans une baraque.

Henri PERRON.

A chacun sa tâche

Bonardeau n'était pas précisément ce que l'on appelle un petit futé, mais l'aventure dont il vient d'être le héros le classe en première place dans sa catégorie. A Briu-sur-la-Motte on s'en souviendra longtemps.

Jusqu'à Bonardeau (Ignace) n'avait rien fait de remarquable. Son enfance sans histoires avait eu contact avec l'école chaque fois que son père prenait un bain, et Dieu sait si cette opération était presque historique.

Dès son adolescence, ses goûts le portèrent vers les travaux divers ; entendez par ces mots que, énergiquement assis à l'ombre d'un platane il attendait l'occasion de travailler. Et sa patience était sans bornes.

Un jour, une sienne tante eut la touchante idée de restituer son âme et comme il était le seul parent connu de cette vénérable dame, hérita d'une mesure et d'un lopin de terre, sorte de petit pacage. Fallait-il le retourner et le cultiver ; c'est que la terre est basse. La providence, sous les traits d'un chevrier de passage, vint lui apporter la solution du problème. L'homme lui vendit une de ses bêtes. Ignace croyait avoir ainsi atteint le summum de la félicité. Maladie ! sans le ruminant son bonheur eût été complet, mais l'animal (la chèvre, pas Ignace) sentit bientôt dans les fibres les plus profondes de son cœur, ses sentiments jouer de la guitare, et désastre ! de mémoire de Briu on n'avait jamais vu de représentant de la race caprine à trente lieues à la ronde.

Sur ces entrefaites des Parisiens vinrent passer quelques jours ; un monsieur et deux dames. Des gens bien, et nippés ma toute bonne ! Lui, tout de clair vêtu, et une cravate, et des souliers : un vrai soleil. Quant aux dames, habillées à la mode d'après-demain quoique un peu trop peinturlurées. Du grand monde certainement, mais sans on jamais avec tout ce marché nouère.

Attablés à la terrasse du café de « l'Œuf Dur et du Commerce », un journal de courses étalé sur la table, ils discutaient ferme : montes, partants et autres fariboles qui semblaient de l'hébreu à Ignace qui, planté devant les bras ballants, s'empêchait les yeux de ce spectacle tout nouveau pour lui. Les élégants touristes ne se formalisaient pas de cette insistance indiscrète, au contraire, ils poussèrent l'amabilité jusqu'à lui offrir un verre. Timidement, il s'attabla au milieu d'eux et s'assit de coin sur la chaise que lui avait avancé la plus « blond vénitien » des deux dames.

« Une vraie mascotte », dit-elle en lui passant la main sur les cheveux.

Ce qui eut pour effet de faire passer en crescendo sur le visage de notre héros toutes les tonalités de la rose jusqu'à la pourpre des Césars. Sa température monta de plusieurs degrés. Le parfum des dames, celui des Lucky, les mots étranges qu'il entendait le plongeaient dans une sorte d'extase. Il rentra chez lui ce jour-là les tempes bourdonnantes, et reprit sa faction les jours suivants. Mais les Parisiens ne s'occupaient plus de lui. Un soir, ils partirent. La petite ville reprit son train de vie coutumier qu'avait seul troublé le passage des trois touristes. Ignace, lui n'était plus le même : il répétait toujours le nom de l'homme : « Ce Monsieur Victor, tout de même ! »

Songeur, sombre presque, il errait sous les platanes comme quelqu'un pour-

suivi par une idée fixe. Cependant sa chèvre, toujours amoureuse, menait grand train dans sa petite étable.

— Faudrait p't'être ben la mener au mâle, lui dit Tiennet le charron.

— L'mâle, l'mâle. Y en a point. J'pouvions point l'emplacer.

— Eh ! gars, ça s'est vu.

De plus en plus pensif, Ignace rentre chez lui.

« Ces sacrés Parisiens l'ont rendu complètement drôle », pensa Tiennet, en hochant pensivement la tête.

Des jours passent. Ignace a perdu toute sa gaieté ; et cette garce de chèvre qui réclame toujours sa répartition d'amour. C'est à en devenir fou. Deux ou trois jours passèrent encore, puis un beau soir, on vit Ignace mener grand branle-bas en sa mesure, broser ses nippes et même faire une toilette complète. Quelque chose était changé dans son existence.

« Ignace a pris un bain ! » La nouvelle fit le tour de la bourgade. Sûrement il se passait des choses pas ordinaires. Tard dans la soirée, profitant des tiédeurs crépusculaires de cette fin de printemps, les groupes s'attardent pour commenter le fait.

Le lendemain matin, nouvel étonnement. Quoique ce ne fût pas jour de foire, on vit Ignace sortir tout flamboyant de chez lui, boudiné dans son superbe costume violine, le cou enserré dans un faux-col de celulo, agrémenté d'une cravate vert pâle. Derrière lui, attachée à une longe, Blanchette, faisait sa petite folle. L'une suivant l'autre, ils s'en furent prendre le train. Gros émoi. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Pensez donc ce garçon qui n'a jamais sorti.

— L'étiens parti retrouver une de ces créatures peinturlurées.

— Eh ! bé, ma bonne dame.

— Il est majeur après tout, grince une petite vieille demoiselle sèche, jeune de visage et tout de noir vêtue. Et sa chèvre ennamourée était un scandale pour la bonne tenue de la « ville ».

Cette déclaration péremptoire et émanant d'une aussi respectable personne, la discussion tombe et chacun se rend à ses occupations, mais pourtant fort intrigué.

...C'est le jour du Grand Prix à Longchamp. La foule se presse aux guichets. Un soleil radieux donne tout leur valeur aux robes portées par les mannequins des grandes maisons de la rue de la Paix, le Tout-Paris se montre, les visages connus, les « Têtes de Pipes ». Un peu plus loin, sous les frondaisons du bois, le bon peuple sème consciencieusement papiers gras et vieux journaux sur l'herbe pelée.

Soudain à proximité du Pesage se produit un remous. Est-ce un accident ? Non, car du groupe fusent les rires. On entend de joyeux éclats de voix, puis une exclamation étonnée : « Mais c'est notre cinglé », s'esclaffe à sa compagne, une dame à l'élégance tapageuse.

— Moins oui ! Que faites-vous ici, vous avez quitté votre patelin ?

— Cré bonsoûère, j'ons ben heureux d'vous vouère. J'cherchions M'sieu Victor.

— Victor ! Que lui voulez-vous ?

— C'étiens pour lui faire saillir Blanchette. J'avions entendu qu'vous disiez comme ça qu'il faisait le bouc au long champ.

SAINT-OMER.

LE PETIT CARNET DE L'AMICALE

M. et Mme Jean Isabel sont heureux de vous annoncer la naissance de leur fille Catherine, le 13 décembre 1946.

Nous apprenons le décès de notre camarade Jacques Landry, ancien prisonnier de guerre du Stalag V B, évadé en octobre 1941.

M. Henri Bley a le plaisir de nous faire part de son mariage avec Mlle Lucienne Leclair qui a eu lieu le samedi 14 décembre 1946 en l'église du Sacré-Cœur de Tours.

Le « Club des 5 » d'Heufelden... suite illisible. — Prière à nos correspondants d'écrire les noms propres en lettres d'imprimerie.

PARU AU « J. O. » ATTRIBUTION D'ESSENCE AUX MUTILES

Une attribution spéciale d'essence est réservée aux mutilés titulaires de la mention « Station debout pénible » qui est apposée au verso de leur carte d'invalidité et possesseurs d'une voiture

— Catégories bénéficiaires.

— Attributions prévues.

Les demandes doivent être présentées au Service des attributions d'essence de l'Office des anciens combattants, 1, Place Clichy, au rez-de-chaussée et à la Préfecture dans chaque département. Réf. 1025.

RENSEIGNEMENTS JURIDIQUES

MEDAILLE DES EVADES

Il ne sera plus exigé désormais l'appartenance à des organisations de résistance pour tous les évadés d'Allemagne ayant rejoint le territoire contrôlé par les Alliés. Il suffira de faire la preuve que l'on a bien franchi clandestinement la frontière, étant entendu que les zones de démarcation ne sauraient être considérées comme zone douanière. Réf. 1021.

CONCOURS D'INTERNE EN PHARMACIE

Un concours pour l'admission à l'emploi d'interne en pharmacie à la Maison départementale de Nanterre s'ouvrira à la Préfecture de Police. Le registre d'inscription, ouvert dès à présent à la Direction générale du personnel, du budget et du matériel (sous-direction du personnel) sera clos le 7 décembre 1946. Consulter l'affiche apposée dans le hall de l'U.N.A.C. Réf. 1043.

Assemblée Générale (suite)

COMPTE RENDU FINANCIER

	Crédit	Débit
Cotisations	58.162 »	150 »
Dons	8.945 »	34.100 »
Insignes	13.742 »	10.625 »
Ventes diverses	1.950 »	»
Achats divers	»	6.080 »
Répartition d'intérêts sur comptes bloqués	12.654 »	»
Journal « Captif »	2.850 »	67.966 20
Répartition fonds de secours Oflag V-A	12.440 »	»
Prêts d'honneur	1.500 »	8.500 »
Recettes diverses	346 »	»
Dépenses diverses	»	161 »
Bal du 15 décembre 1945	15.076 »	22.306 50
Concert du 17 février 1946	42.375 »	10.078 »
Pête champêtre	2.165 »	5.000 »
Messe du 5 mai 1946	»	250 »
Propagande	»	720 »
Correspondance	159 »	9.967 70
Frais C. C. P.	»	115 »
Frais de bureau	»	11.374 10
Secrétaire	»	20.750 »
Réunions mensuelles	»	2.500 »
Ristournes sur cotisations à U.N.A.C.	»	5.125 »
Loyer, chauffage, etc.	»	3.680 »
Solde créditeur au 27 novembre 1945	108.789 20	»
	281.153 20	219.448 50

Solde créditeur au 15 décembre 1946..... 61.704 70

se répartissant comme suit :

	Passif	Actif
Au C. C. P.	»	63.637 »
Union des Amicales de Camp	4.953 30	»
En caisse (trésorier)	»	2.834 »
Timbres-poste	»	159 »
Mandat à encaisser	»	28 »
	4.953 30	66.658 »

Différence correspondant au solde créditeur du bilan..... 61.704 70

Du bilan ci-dessus, il résulte que l'administration générale a coûté : 46.767 francs 70. Le journal et les réunions mensuelles : 70.466 fr. 20. Par contre, les manifestations ont rapporté : 21.981 fr. 50, et nous avons eu des ressources exceptionnelles s'élevant à 25.094 francs.

Nous avons secouru un certain nombre de nos camarades dans le besoin ou malades et nous avons distribué ainsi 34.100 francs, sans compter divers prêts d'honneur dont le total s'est élevé à 8.500 francs.

PUBLICITE

Notre ami Maurice Duflet du Stalag I B, 48, avenue Montaigne, Paris (8^e). Tél. ELY 85-68, fait une réduction de 15 % à tous les anciens P.G. — Meubles en tous genres, salle à manger, chambre à coucher, sièges, bureaux.

SECOURS CATHOLIQUE

Le secrétariat général vous prie de noter que le Secours Catholique, 120, rue du Cherche-Midi à Paris (6^e). Tél. LIT 35-76, 34-78, 40-06, englobe les services ci-après :

Aumônerie militaire, 102, rue de l'Université, Paris. Tél. INV 84-28 ;

Aumônerie militaire des prisonniers de guerre de l'Axe, 102, rue de l'Université, Paris. Tél. INV 84-28 ;

AVIS

Les prisonniers ayant connu au camp Maurice Lamy, Mle 15.765, provenant du V A au V B du début 1943 à novembre 1944, sont priés d'indiquer son adresse civile à M. Pierre Thomas, rue de l'Eglise à Bruyères (Vosges).

INFORMATION

ADOPTION D'ENFANTS

Les Amicales sont informées qu'il y a possibilité pour l'adoption de 10 enfants par le Luxembourg. Pour tous renseignements, s'adresser à Berthiaux (Stalag III A). Réf. 1044.

Nous rappelons à nos camarades de banlieue et de province, désireux de s'assurer le concours de la troupe du V B, qu'ils doivent adresser leur demande à la Commission artistique de l'Amicale, 68, rue de la Chaussée-d'Antin.

H. PERRON.

DEVINETTES

Les autorités compétentes vous ont sans aucun doute accordé de nombreux mois de convalescence !!! Peut-être vous ennuyez-vous et le temps vous semble-t-il long.

Le camarade Blin vous propose quelques devinettes et si vous n'avez pas encore perdu l'habitude que vous aviez prise au camp, de raconter de histoires avant de vous endormir, vous pourrez toujours les proposer à votre femme.

I. — A tout seigneur, tout honneur !

Honneur donc aux camarades Alsaciens et plus particulièrement à ceux qui se distinguent actuellement en occupant « Bade » et « Wurtemberg ».

Charade alsacienne (avec l'accent)

Mon premier a des dents (chat)

Mon second a des dents (loup)

Mon troisième a des dents (scie)

Mon tout est un vilain défaut (avec l'accent alsacien) (jalousie)

II Rendons à César ce qui appartient à César et aux Corses la peau de Mussolini.

Savez-vous pourquoi dernièrement saint Pierre accueillit violemment Mussolini en ces termes : « Aux enfers, Mare-Rose » ?

Mussolini tua l'époux (les poux) de sa fille.

III. — Mais ne rendons pas aux prisonniers ce qu'il ont trop connu.

Mon premier n'est pas chic (vil)
Mon second se prénomme ainsi (Line)
Mon troisième sert de soutien (gaine)
Mon tout est un centre de sports d'hiver que nous connaissons tous (Villingen)

BLIN Gaston.

Nous avons reçu avec grand plaisir la visite de notre excellent camarade PALISSE, ancien secrétaire de l'Homme de Confiance. Palisse, qui depuis sa libération, est à Bizerte, en Tunisie, de passage à Paris pour quel-

En ce début d'année, nous adressons à la famille de notre camarade Lucien DORY, mort pour la France pendant la bataille de la Libération, nos pensées affectueuses et fidèles.

quelques jours, nous a gentiment consacré quelques heures. Il est en excellente santé et rejoint la Tunisie. Il adresse son amical souvenir à tous.

Nous avons reçu de l'ancien aumônier du camp, l'abbé BONICHON, la lettre suivante :

« J'ai été très intéressé par la lecture des deux journaux de l'Amicale que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer jusque sur les bords de la Saône. Je vous en remercie vivement et vous félicite de l'œuvre entreprise, j'en ignorais complètement l'existence.

Tous les noms des anciens m'ont rappelé bien des souvenirs...

Je n'ai oublié personne et les quelques reliques de la chapelle que j'ai pu récupérer, sont exposées en mon église paroissiale où je recevrais tou-

Voici la nouvelle année, n'oubliez pas de payer votre cotisation. Le montant de celle-ci est maintenant fixé à 150 frs.

jours avec plaisir mes anciens paroissiens de captivité. A tous, j'adresse mon plus cordial souvenir et mes vœux les plus fervents notre belle amicale.

BAUX COMMERCIAUX

AUX ANCIENS P.G. COMMERÇANTS

La loi du 18 avril 1946 définit le renouvellement de bail conformément à la propriété commerciale.

Obligation, forclusion, demande, procédure pour le renouvellement.

ODOUL

51, rue Bichat - Paris X.
Tél. : BOT 10-30 — 3 lignes groupées.

TOUS
Déménagements
PARIS - PROVINCE
ÉTRANGER

SON
Garde-Meubles

en cases séparées,
agréé par les Tribunaux

Changements d'Adresses

Les Membres de l'Amicale qui changeraient d'adresse, sont priés de prévenir le Secrétariat en joignant la somme de 7 francs en timbres-porte.

LYSTON-RADIO

35, rue St-Sébastien
PARIS 11^e
ROquette 90-96

VENTE A CRÉDIT

Gaston BORDEREAU se fera un plaisir de recevoir ses camarades du Stalag V B et de les faire profiter des avantages accordés au K. G. de son Stalag.

Le Gérant : G. PIFFAULT
Autorisation N° 5747

M. P. BLANCHARD, 14, RUE DU LOUVRE, PARIS